

# Bienvenue chez Drama Proof

SALOMÉ KINER

Linda avait une philosophie: «Ne laisse jamais personne faire couler ton maquillage». Dit comme ça, c'était davantage une maxime, mais pour Linda c'était une philosophie et elle veillait à la faire respecter. Son institut était tapissé de posters. Des impressions A5 avec des nénuphars ou des lotus ou des mandalas stylisés, surmontés de formules inspirantes. «Ne comptez pas les jours; faites que les jours comptent.» «Le progrès est impossible sans changement», «Il est dur d'échouer, mais le pire est de n'avoir jamais tenté de réussir». Les phrases étaient écrites en italique, d'une écriture régulière et penchée, comme si une écolière modèle avait ressurgi du passé pour partager ses compétences. Ce n'était pas l'écriture de Linda. Je connaissais sa graphie, en tous cas un échantillon, puisqu'elle notait mes rendez-vous sur des cartes de visite qui tenaient dans une paume de main. Elle avait tout choisi elle-même: leur couleur Berocca Boost, le logo, la typo et le pelliculage satiné du papier. Au recto, il y avait le nom de l'Institut, Drama Proof, encore une fleur exotique, un tiaré ou un hibiscus; son nom, Lindanella Carciofo; et bien sûr sa philosophie: «Ne laisse jamais personne faire couler ton maquillage». Au verso, il y avait des lignes avec des pointillés à compléter: «j'ai rendez-vous le... à ... heures, pour ...».

Linda avait l'écriture d'une adolescente américaine, toute ronde; elle formait certaines lettres en majuscule, de manière aléatoire, en plein milieu d'un mot: «cat-EyEs», «cAndy liPs», ou «BiKini BreSilien». Les pointillés n'étaient pas larges; les soins dont les noms prenaient trop de place finissaient boudinés comme les ressorts d'un Ondamania. Quelques jours plus tard, je retrouvais la carte froissée au fond de mes poches, presque transpercée par la pression du stylo. L'encre avait complètement bavé, à cause de la pellicule satinée: c'était une excellente excuse pour lui téléphoner et lui redemander la date du prochain rendez-vous. On papotait quelques minutes – elle prenait des nouvelles de mon chagrin. Je m'épanchais; j'avais grossi, ou maigri, ou j'avais une poussée d'acné. Elle terminait toujours par la même conclusion: encore quelques séances et ces malheurs seraient imperceptibles. Pour Linda, l'épanouissement commençait par l'intégrité esthétique.

Drama Proof avait été le premier institut de la ville à se spécialiser dans le maquillage permanent. Ça n'avait pas été sans heurts. Les commerces de beauté du quartier dénonçaient une concurrence déloyale. A la parfumerie Libellule, les vendeuses redoutaient de se retrouver avec leurs stocks de rouge à lèvres sur les bras. Le visagiste de Sup'Hair Zen avait bâti sa réputation sur les bienfaits du changement. En restant assez longtemps à la terrasse du Vizir, on pouvait voir des femmes blondes ressortir brunes de chez lui. Personne ne comprenait l'intérêt du maquillage permanent, sauf Linda. A dix-huit ans, pendant une saison en alpage, elle avait rencontré Trevor, un fermier des Etats-Unis qui lui avait parlé de son ranch, des bars à country du Texas et d'un dessert local à base de glace vanille et de Coca-Cola, le Coke Float. Elle avait quitté le lycée, sa famille et son village natal pour vivre le rêve américain. Cinq ans plus tard elle avait trois enfants. Le ranch était une ferme industrielle plantée au milieu des parcs d'engraissement. Les voisins avaient des problèmes d'addiction aux opioïdes. Ils défonçaient régulièrement la barrière de sécurité en manœuvrant les machines agricoles. Trevor avait fait élever une enceinte de protection qui leur bouchait la vue. Une fois par semaine, le couple sortait danser à Austin. Ou plutôt Linda regardait son mari danser. Des larmes roulaient sur son visage quand il s'éclipsait au vestiaire avec sa partenaire. Dans le rétroviseur du pick-up qui les ramenait au ranch fortifié, Linda voyait le mascara qui coulait sur ses joues trahies – cette peinture disgracieuse était l'image d'une vie ratée.

Elle avait mis dix ans à revenir en Europe. Dix ans de tribunaux, d'enfants pris en otage, de dépendance économique et de mascara barbouillé. Elle pleurait tous les jours, dans la

chambre froide du ranch, parce que le froid stimule la régénération de l'épiderme. Elle voulait rester jeune, pour recommencer à zéro quand elle serait enfin libre; pour ne pas sombrer dans l'idée qu'elle avait gâché ses meilleures années en captivité conjugale.

«Ne laisse jamais personne faire couler ton maquillage.» Elle avait une manière particulière de prononcer ces mots; la main en l'air, les aiguilles du dermatographe prêtes à vous transpercer la peau. La machine produisait un vrombissement sourd, continu; une menace à destination de tous ceux qui voudraient bien s'y reconnaître. La pulpe de ses doigts pâlisait à force de serrer le manche. Ses yeux verts se révélaient et, dans le blanc qui venait remplir son œil, on devinait qu'elle avait des stocks de rancœur pour toutes les filles de la région. Les gens parlaient de leur traversée du désert; Linda, elle, avait traversé l'Atlantique. En apnée. Ça lui avait pris dix ans, elle avait failli se noyer. Ce n'était pas seulement des pigments qu'elle nous injectait sous la peau, c'était des particules de résilience.

La nouvelle a commencé à se répandre. On disait qu'avec une séance de microblading les sourcils s'épaississaient et les soucis diminuaient. Que le contour de la bouche donnait du corps à nos refus. Que les fausses taches de rousseur nettoyaient notre karma. Que le remplissage des lèvres vidait nos mémoires de leurs souvenirs désagréables et que le trait d'eyeliner prolongeait notre ligne de vie. Le matin, quand Linda arrivait au travail, des femmes faisaient la queue devant la porte de l'institut. Elles reniflaient dans un mouchoir, elles pleuraient au téléphone, elles se consolaient entre elles. Difficile de les associer aux Diane chasseresses qui quittaient Drama Proof, le port altier et la démarche noble, un ruban de khôl acajou armant leur regard conquérant.

Elles pouvaient fumer sous la pluie, se pointer en avance au travail, faire une soirée improvisée. Elles ne craignaient ni les intempéries ni les réveils difficiles. Impossible d'ignorer leur présence quand elles poussaient la porte d'un bistrot. Quelque chose d'insubmersible phosphorait dans leur sillage. Elles ne se posaient plus de questions, elles avaient réponse à tout: quelle est la différence entre un citron vert et un citron jaune? Où va l'eau des carwash? Jusqu'où les chauves doivent-ils se laver le visage? Rien n'entamait leur assurance.

Les semaines ont passé. La nouveauté s'est faite familière. On croisait des femmes aux lèvres repulpées dans tous les recoins de la ville. La philosophie de Linda faisait plus d'adeptes que le message de Jésus. Il suffisait de longer la façade vitrée du Vizir pour constater que table après table les clientes arboraient le même sourire suzerain et soufflaient les mêmes expressions: «on ne naît pas femme, on le devient», ou «ne nous consolez pas, on s'en charge». Le taux de mariage commençait à chuter: à quoi bon l'amour conjugal quand on avait de l'amour-propre? Les détracteurs de Linda parlaient d'effraction cutanée, de déshumanisation esthétique, des dangers du bien-être de masse. Quand Sup'Hair Zen a fait faillite, un tatoueur l'a remplacé. Les clientes qui sortaient de chez Drama Proof allaient directement chez lui. Elles réclamaient la fameuse écriture penchée des écolières prometteuses pour se faire inscrire des phrases qu'elles avaient lues à l'institut: «La peur ne se fuit pas, elle se surmonte», ou «l'avis des autres n'est que la vie des autres».

Jusqu'au matin où le rideau de Drama Proof ne s'est pas levé. Rien non plus le lendemain ni les jours suivants. J'ai collé mon œil – ras de cils brow poudré haut et bas et eyeliner star-dust effet cendré – contre la fente du store. A l'intérieur, tout était demeuré intact: les fauteuils en moleskine capitonnés, la pile de cartes de visites Berocca Boost, les nuanciers de vernis à ongles, la fontaine à eau purifiante, la statuette d'Aphrodite, la corbeille de tongs jetables près des bassins de pédicure. Tout était là, sauf les posters aux murs, dont on ne distinguait plus que la trace décolorée sur le papier-peint blanc cassé. J'ai relevé la manche de mon pull et j'ai lu sur mon avant-bras: «La peur ne se fuit pas, elle se surmonte». J'ai ramassé une pierre pour briser un carreau. En entrant chez Drama Proof, je n'ai pas reconnu l'odeur des solutions désinfectantes mélangée au parfum Liberté de Cacharel dont Linda s'aspergeait entre deux clientes. J'ai trouvé que ça sentait le rouge à lèvres périmé et la serpillère croupie. J'ai marché jusqu'à la cabine de soins. Linda gisait aux pieds de la table de massage. Son corps était recouvert d'une couche épaisse de maquillage que quelqu'un avait pris le soin de brouiller, comme si on avait tenté de l'effacer manuellement mais qu'il n'avait fait que baver, transformant ses jambes et son ventre en une mauvaise imitation d'un tableau de Jackson Pollock. Elle flottait sur une mer de papiers froissés, une Ophélie portée par son cortège de phrases – les posters arrachés aux murs du salon.

## biblio

Grande Couronne

Ed. Christian Bourgois, 2021.



## bio

**SALOMÉ KINER**, née en 1986 dans le Val-d'Oise d'un père russe et d'une mère italo-suisse, s'est installée à Vevey en 2015, après avoir obtenu un diplôme du Centre de Formation des Journalistes de Paris en 2009. Elle travaille comme journaliste indépendante pour différents médias, dont *Le Temps* et la RTS. Après une résidence de six mois à Buenos Aires en 2019, mise au concours par la Ville de Vevey et la Conférence des villes suisses en matière culturelle (CVC), elle publie son premier roman, *Grande couronne*, une «éducation sentimentale» à la dure dans la banlieue parisienne aussi sensible que détonante. Elle a reçu le prix de la relève de la fondation Vaudoise en 2022. **APD**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].

WIKTORIA BOSCH